

## Seize poèmes

Juan Garcia

Volume 17, numéro 6 (102), novembre–décembre 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30957ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Garcia, J. (1975). Seize poèmes. *Liberté*, 17(6), 62–77.

## Seize poèmes

*Juan Garcia, qui a choisi d'être et de demeurer un poète québécois, nous adresse régulièrement des poèmes. Nous publions ici, dans l'ordre chronologique, un certain nombre de ces poèmes arrachés à la maladie la plus sombre et au dénuement le plus complet.*

LIBERTÉ

### PACTE AVEC MA POÉSIE

Je n'écrirai plus de poèmes ayant la hanche fine  
et au rythme cardiaque haché comme une viande  
non je n'écrirai plus de poèmes au souffle doux  
comme autrefois quand j'étais auteur de rêves  
j'ai fini pour toujours de séparer les vents  
et de guider mes mots sur des pages si hautes  
que même l'aventurier s'y perd en paraboles  
j'ai fini pour toujours de signaler mon âme  
comme un feu rouge à l'entrée de la nuit  
je ne dirai plus que la stricte vérité  
la belle comme la vilaine vérité  
et tant pis pour ces paroles au grand coeur  
qu'ont prononcées mes lèvres ouvertes sur le monde  
à propos du bonheur ou du malheur de vivre  
jadis quand j'étais oublié dans ma neige  
or je ne veux parler qu'aux arbres du jardin  
laissez-moi leur parler en langage feuillu  
j'ai marché si longtemps sans en savoir la suite  
laissez-moi saluer leurs ombres dans la nuit

(octobre 1974)

**N'Y A-T-IL PLUS D'ORACLES**

à Jacques Rancourt

N'y a-t-il plus d'oracles  
que je sois comme un arbre sans paroles  
avant la venue bavarde des oiseaux  
n'y a-t-il plus de ciel  
sur cette terre portant des brumes  
que je marche à la suite des temps  
sans rencontrer une âme dans sa gloire  
n'y a-t-il que cette nuit, brève comme le jour  
où naquirent les étoiles  
pour m'avoir laissé tranquille dans mon sang  
et heureux d'avoir scruté ma vie  
voici que des chemins de vents  
qui ne menaient nulle part  
m'ont conduit au dénuement des cimes  
et plus haut qu'en un lieu de rêverie  
j'imagine la lente ascension du coeur  
dans l'embrassement de feux lointains  
il n'y a plus ici que moi  
seul avec une île secrète au fond des yeux  
et je salue la froide renommée  
de l'air courant dans les broussailles  
il n'y a plus ici que moi  
mais qu'y a-t-il de circonspect  
dans cette hauteur debout en marge du silence  
la compagnie des ombres serait préférable  
à la survie du froid sur cette terre  
je dis le mot mort  
et des vies semblent marcher à mes côtés

(décembre 1974)

**FIXATION**

Et toutes ces voix d'oeillet qui me disent  
tue-toi tue-toi  
ta vie est à marée basse  
et le songe termine où il a commencé  
et moi répétant mon nom à des hommes  
occupés à défaire leur vie  
tue-toi tue-toi  
un soleil qui m'entre aux veines  
pour y refaire mon sang  
ma nuit qui n'est qu'une île noire  
et les bateaux abordent au large de mon âme  
et les hommes d'équipage jurent  
en soulevant leurs bras autour du monde  
tue-toi tue-toi  
me disent encore les voix d'oeillet  
et moi je regarde mon corps qui vit  
avec des palpitations nouvelles  
ma mémoire aigrie dans le vinaigre  
tue-toi tue-toi  
mais qu'ai-je fait de retuer mon ombre  
comme un être définitif  
mes mains sont vides de tout mal  
et pourtant tue-toi tue-toi  
comme une fixation de loin  
et des oeillets qui sont rouges rouges  
comme le sang qui crie en moi

(1974)

## À L'HÔPITAL

Ce matin j'ai marché dans le jardin  
la folie m'a repris par le bras  
et comme d'habitude j'ai salué les arbres  
qui sont au fond de ma pensée  
je n'ai pas ri depuis que je suis ici  
il y a trop de haine sur le bord de mes lèvres  
et d'ailleurs je redoute ces moments  
où l'on tombe dans le ciel pour des riens

je suis passé à côté de monsieur le Directeur  
il sait que parfois je vois des anges  
mais il ne me demande jamais si je vais mieux  
il sait trop bien que personne n'est fou  
et que nous le faisons exprès d'être en vie

à midi Bergeret m'a donné du pain  
on est assis ensemble depuis des siècles  
pour juger ceux qui font le mal  
et aussi pour manger ce pain  
qui nous illumine les entrailles

demain je vais me souvenir que je suis un homme  
je vais enjamber ma vie pour de bon  
Dieu dit que la corde c'est le mieux  
cela fait-il mal de mourir

mais ce soir j'ai envie d'écrire :  
je sens comme un oiseau se dégageant de moi  
mais ce n'est que mon âme à la recherche du vent  
ce n'est que moi prisonnier de mon corps  
qui regarde de l'autre côté du jour

Octobre vient et les passants sont morts  
au fond d'une allée triste où le silence est long  
le sentiment de vivre est à jamais parti  
de ce monde bordé de fine pluie

(décembre 1974)

## EN SOUVENIR D'UNE TERRE

à Gaston Miron

Je n'oublierai jamais cet ensemencement de vents sur ces  
 plaines étroites bordées de ciel sauvage  
 non je n'oublierai pas malgré le désarroi du coeur dans la  
 bourrasque quotidienne  
 ces Laurentides surgies de je ne sais quel pacte entre l'homme  
 et la terre  
 et où la neige tombe comme un apaisement de Dieu  
 et si je parle aujourd'hui avec des mots qui font le tour de  
 l'horizon  
 moi qui suis dans une île où ne vient jamais l'aube  
 de ce pays allé au bout de son silence  
 sous un froid qui le scelle jusqu'aux retranchements du jour  
 c'est pour ne pas finir dans une nuit sans suite où les portes  
 se ferment pour ne s'ouvrir jamais  
 c'est pour ne pas aller à l'encontre d'un corps au souvenir  
 tenace  
 et qui a tant marché au nord de sa folie avant d'être  
 lui-même à la fin de ses pas  
 or voici que je ne posséderai plus ces automnes qui  
 bariolaient les arbres que par l'acte d'écrire  
 voici que s'est arrêté pour toujours cet hiver vers lequel j'ai  
 naguère pensé  
 et où je n'irai plus avec la certitude d'être en vie parmi les  
 fardeaux d'air  
 la foule porteuse de grand large et le scintillement du Fleuve  
 comme une alarme au loin  
 je ne reverrai plus la rue Sainte-Catherine où l'on entend le  
 l'écho de rêveries  
 et où s'en vont les citadins comme vers une mer  
 non je n'entrerai plus dans la toundra feuillue pour y saisir  
 des nues  
 ni pour y saluer le sang des originaux parmi l'humeur des  
 bois  
 je resterai ici afin de ne pas vivre  
 clos avant de n'être plus

(janvier 1975)

## LETTRE À UNE INCONNUE

Si je t'écris ce soir un peu de cette vie qui avoue son échec  
sur une page neuve  
si je te dis encore avec des mots puissants ce qui m'arrête  
sur le seuil de ma mort  
et pourquoi je contemple encore ce vieux ciel où ne point  
jamais d'âme  
c'est que j'ai dans le sang comme une antique race qui veut  
vaincre la nuit  
c'est qu'il y a des éclairs au fond de mon cerveau qui n'ont  
jamais brillé  
et que je suis tout seul à demander au vent qu'il soit  
omniprésent  
sur cette terre étroite où s'est fixée une ombre  
j'ai soufflé dans mon corps pour y trouver un chant nouveau  
et j'ai vu que l'homme ne récupère après avoir chanté qu'un  
peu de liberté  
j'ai cherché dans le mythique remuement des mers une  
réponse à ma folie  
et j'ai vu que le monde ne sera plus jamais pour moi que  
l'écho d'une phrase infinie  
mais toi as-tu aussi entrepris des voyages le long de hauts  
vertiges  
as-tu appréhendé d'apercevoir la terre avec un coeur plus  
large  
et de rêver le soir à des chaleurs venant d'un midi inconnu  
je te vois revenant d'une marche lointaine avec une  
compagne te redisant ton nom  
comme si Dieu voulût qu'il n'ait jamais de fin  
et je me souviens de ce jour où j'ai touché ta main par  
quelque pensée forte  
lorsqu'il ne me restait qu'une ration d'azur au creux de  
la mémoire  
et que j'avais dormi comme une flaque d'eau en attendant  
que vienne une aube ineffaçable

(janvier 1975)

## GRÈVE

Cette grève avec ses enfants sages  
ses bateaux blancs ourlés de vagues en quête de grand large  
et ses mouettes endormies sur un sable  
que le vent vient parfois lever  
cette grève sur laquelle je me suis assis  
hier comme au bord d'un songe étroit  
je m'en suis approché comme d'une femme  
souvent lorsque le ciel était cousu de bleu  
et que des airs venus d'un horizon lointain  
me laissaient tout à coup l'odeur de quelque rose  
ou de quelque olivier sur une antique grèce  
et comme j'ai pleuré en y voyant mon corps  
fermé à ses chaleurs et ses paroles claires  
sorties de je ne sais quelle mer aux ornements royaux  
comme j'ai regretté sur ce sol maternel  
de ne pouvoir entrer dans son irrésistible vie  
et d'appartenir enfin à l'ordre lumineux  
de ses escarpements où s'ébroue une eau pure  
je ne veux plus penser qu'au sage remuement  
qu'à la quotidienne habitude de naître  
parmi les ressacs et les pensées des hommes  
là où les rêves se heurtent sur quelque terre ferme  
et où l'on n'entend guère que de hautes sentences  
cette grève réduite au silence des vols  
d'oiseaux et des crépuscules familiers  
je n'y penserai plus qu'avec un long regard  
et une main soumise aux risques de ce temps  
je viendrai simplement saluer sa vertu  
de loin avec la marée effroyable du monde

(janvier 1975)



**JOURNAL D'UN FOU**

Je n'existe plus  
le corps tourné vers un dos de mur  
où les ombres sont jointes  
comme autant de mains retenant mon souffle  
je n'existe plus  
une lampe de néant pour visage  
et ma vie qui s'échappe  
par des béances inconnues  
je n'existe plus  
couché sur un lit d'hôpital  
comme quelque statue  
en voie de perdre l'âme  
et mon nom glisse doucement  
de ce monde médicamenteux  
je n'existe plus  
seule sentinelle de jour  
sur des remparts d'obscurité  
ma voix même ne porte plus  
que des paroles noires  
je n'existe plus  
vissé en quelque endroit de nuit  
où n'entre pas d'azur  
non je n'existe plus  
homme figé dans sa mort  
par sa seule pensée

(février 1975)

## OISEAUX

Seuls parmi l'altière frondaison des nuages  
là où le ciel n'est plus qu'une immense tour d'air  
il est de ces oiseaux sans âge et sans destin  
qui peuvent d'un seul coup accrocher mon regard  
lorsque la vie pour moi n'est qu'un reflet de jour  
et que mon âme encore est penchée vers la terre

Ces oiseaux seulement qui raturent l'azur  
ont des pouvoirs sur le comportement du coeur  
ils survolent une tapisserie céleste  
où n'entrent pas les hommes en quête de hauteurs

Je les ai vus souvent passer dans ma conscience  
et y laisser les traces d'un voyage nocturne  
ils prennent leur essor sur quelque promontoire  
et naviguent toujours vers le haut de ma tête

O vous qui pouvez voir tomber le firmament  
sans que vos corps épousent la destinée du feu  
et que vos mains se joignent pour une fin du monde  
n'empêchez pas mes yeux de se tourner vers l'aube  
et suivre ces oiseaux assujettis au vent

(février 1975)

**PHILOSOPHIE NOUVELLE**

à Jean-Guy Pilon

Que je n'entende plus que des questions d'automne  
et que des propos d'arbre en cette nuit banale  
ma vie s'est arrêtée au bord de quelque pente  
d'où l'on ne descend pas vers la mort souveraine  
j'ai cherché trop longtemps une sortie de ciel  
là où les hommes mêmes avaient cousu de l'ombre  
et je n'ai pu trouver que des restes de terre  
où sont agenouillés les rêves les plus purs

que je n'entende plus de paroles dorées  
sur l'habitude d'être dans le fini des choses  
je veux cerner de près les contours de l'orage  
et marcher vers une eau où l'âme fait naufrage  
je veux sentir le vent comme une blessure d'air  
souffler à mes côtés pour de plus amples quêtes  
et partir seulement vers un havre bénin  
d'où l'on peut contempler les gestes de la mer

(février 1975)

## PETIT PÉRIPLE

Marcherai-je longtemps vers ces langues de terre  
que la mer vient couvrir de son ombre saline  
fixement, et sans doute à l'apogée du vent  
moi le seul voyageur qui rêve de dérives  
quand l'âme au fond de moi regarde avec instance  
un être de néant qui ne veut pas mourir

marcherai-je longtemps le dos tourné à l'aube  
comme un homme de peine après une oeuvre morte  
vers des pays goûtés au fond de quelque cale  
par je ne sais quel naufrage du corps  
moi le seul voyageur accaparé de nuit  
dont la vie n'est plus qu'un vertige sans fin

il n'y a plus ici qu'une présence d'arbre  
qu'un étonnement d'eau qui se lève avec bruit  
et mes paroles vont entourées de miracles  
vers ceux qui lentement naviguent vers le jour  
avec l'espoir secret d'apercevoir le ciel  
par pur évanouissement de brumes

or je reste pourtant exclu des paysages  
où j'ai analysé la trame des orties  
et la simple beauté aux ors inachevés  
que vienne une moisson aux marges infinies  
effacer pour toujours ces pensées qui hésitent  
et ce coeur en son centre comme un astre parfait

(mars 1975)

## NOTES POUR SURVIVRE

Vivant. Et comme par excuse le vent dans un ressac pliant  
les herbes folles  
et la terre noueuse s'arrachant du vide dans un fracas de  
branches  
et tout l'espace accumulé entre l'aube et la nuit  
je n'aurai vu ici que des formes écloses dans un remuement  
d'air  
voyant aux yeux ouverts sur les courbes solaires  
je n'aurai vu que moi visité d'étoiles  
par abandonnement de mots  
et les hommes qui cherchent quelque rive natale à partir de  
leurs ombres  
et qui ne sont déjà que des participants de la chair  
or un regard suffit pour qu'advienne la mort  
— une réduction du souffle au moins —  
et que l'aurore accède à la rougeur  
il suffit que quelqu'un arrête là son corps  
investi de folie sous des bribes de brumes  
pour qu'il sente passer l'haleine des hauteurs près de sa  
chevelure  
et que s'achève enfin ce paysage

(mars 1975)

**HARMAGUEDON**

à Jacques Brault

Pourquoi regardes-tu en homme vertical cet horizon si bas  
qu'il a prise sur terre  
le lieu est inconnu des exégètes du matin et pour y accéder  
sous le cheminement des astres  
il faut avoir marché longtemps sur des ponts fatigués qui  
ne coupent aucune eau  
il faut avoir douté de l'ombre auprès de soi lorsque la vie  
abandonne le corps  
et que le vent souffle si fort qu'il frappe aveuglément à la  
même blessure  
c'est ici que l'on dénombre les jours dans un enclô de  
brumes  
nulle récompense d'âme pour clore le voyage hormis la mort  
passant dans les broussailles  
nulle parole hautaine qui naisse de ce vide sans avoir brûlé  
seule  
le feu seul le feu réparateur d'anciennes oppressions est  
encore présent au culte des orties  
et à la limite de la nuit l'on peut encore apercevoir la haute  
architecture des nuages  
sur ce pays de pierres plates sur lesquelles les peuples ont  
rédigé leur sort  
mais toi pourquoi viens-tu chercher ici la prophétie  
posthume des vivants  
le ciel est scellé dans la pourpre d'une désolation future  
et ne s'acheminent ici que les errants au coeur léger dont le  
regard se rouvre au contact de la chair  
ne vois-tu pas venir de loin ces légions du malheur qui  
interpellent le sang des hommes  
n'as-tu pas peur qu'un archange descende de l'azur pour  
décréter la guerre  
et que tu ne ressembles à une statue muette entourée d'eaux  
levées

(mars 1975)

## PÉRIL DE LA PAROLE

Dis. Et que la nuit recouvre tes paroles  
et que l'arbre lointain soit présent à tes feux  
afin que soit scellé le respir de ta vie  
par ensevelissement du vent dans la pénombre

dis. Et reste debout sous la montée de l'ombre  
il n'y a plus de rêves aux hautes encolures  
il n'y a plus d'eau calme où reposer en paix  
ton corps seul doit mourir au hasard d'une pente

mais tu sais désormais quel vertige s'ensuit  
quand la terre est soumise à de fortes moissons  
et qu'il te faut marcher sans trêve vers le jour  
sans qu'advienne un soleil aux ultimes recours

et tu sais tout autant quel paysage clos  
demeure, quand le ciel ne porte pas d'azur  
tu sais à quelle hauteur est voué le rêveur  
et comment il retombe en flammes dans le vide

(avril 1975)

**L'ABANDONNÉ**

à Gérard de Nerval

Je suis l'abandonné, le destiné au sombre  
le presque mort dont l'âme est retirée de l'ombre  
j'ai bu à la beauté comme à quelque liqueur  
ma vie s'est achevée en un bouquet de fleurs

toi qui as pu entrer dans mon rêve d'enfant  
pour y ensevelir ma peine dans le vent  
laisse-moi naufrager en marge de la mer  
et retrouver un sud immobile dans l'air

laisse-moi te marquer de marbre très ancien  
comme ces monuments dont on ne sait plus rien  
sinon qu'ils sont gardiens d'une très haute flamme

et console mon coeur avec ton coeur de femme  
afin que je retourne à la terre posthume  
n'ayant plus de respir que pour ce que nous fûmes

(mai 1975)



**TÉMOIN**

Il meurt, et sa mort n'est déjà qu'un argument de chair  
qu'une épreuve de sang par où gagner le large  
mais il est comme en vie, par un sursis du corps  
par quelque redevance à la terre qui le porte  
et ses yeux voient encore des poudroiements d'étoiles  
des îles, des soleils qui entrent dans des mers houleuses  
jusqu'au cri  
parle-t-il que ses mots sont des fleurs au sortir de sa bouche  
livre-t-il son secret noirâtre d'homme libre avec de l'or au  
fond du coeur  
que des soldats retombent en foudre quelque part  
seulement il est seul en silence avec soi  
désormais tête enfouie dans un roulis d'eau claire  
en rêve désormais dans un monde bénin  
et le vent peut nouer avec d'anciennes pluies  
et le ciel repartir sous un pan de brouillard  
il est couché dans l'ombre comme un petit caillou

(le 10 juin 1975)

JUAN GARCIA